

Introduction

En ce début de 21^e siècle, les relations entre les États-Unis et la Chine représentent plus que jamais un pivot essentiel de l'ordre mondial. Depuis la fin de la guerre froide, la montée en puissance de l'Empire du Milieu – d'abord économique, mais aussi politique – a en effet imposé une redéfinition de l'échiquier mondial et forcé les États-Unis à repenser leur stratégie vis-à-vis de la Chine. Cette nouvelle donne n'a pas manqué de provoquer débats et remous au sein des cercles décisionnaires à Washington, d'autant qu'aucun réel consensus n'a émergé sur la politique chinoise à adopter, avec toujours en toile de fond la question lancinante des intentions et des ambitions de Pékin.

Pendant les années 1990, l'administration Clinton souhaitait que la Chine prenne place dans le concert des nations afin de la responsabiliser (*policy of engagement*), tandis qu'un certain nombre de politiques, notamment au Congrès, considéraient que la Chine représentait une menace (*China Threat*) et qu'elle avait pour objectif inavoué de détrôner les États-Unis de leur place de première puissance mondiale, par la force si nécessaire. C'est seulement avec les attentats du 11-Septembre et l'irruption d'un nouvel ennemi à combattre que la Chine a disparu des débats – du moins momentanément, car la thèse de l'inéluctabilité d'une guerre entre Washington et Pékin refait surface régulièrement.

Si les développements que l'on observe depuis deux décennies sont inédits, les débats qu'ils ont provoqués sont en revanche peu surprenants, car l'histoire des relations sino-américaines démontre que la question des images, perceptions et représentations de la Chine a compliqué la formulation d'une politique chinoise stable, cohérente et unanime à Washington. Pour en prendre la mesure, il faut remonter aux débuts de cette relation bilatérale et suivre son évolution jusqu'à nos jours.

En effet, l'histoire des relations sino-américaines se caractérise avant tout par une alternance de cycles d'ouverture et de fermeture allant souvent de pair avec une oscillation entre des représentations positives et/ou négatives de la Chine. Si une politique de la Porte ouverte a pu être formulée, une politique de la « porte fermée » s'est également manifestée, volontairement ou non. En fait, l'administration américaine a parfois adopté une « politique par défaut » : d'abord parce que le pragmatisme l'a généralement emporté, surtout en l'absence de consensus ; ensuite parce que les relations avec la Chine ont généralement dépendu de la réponse américaine à des enjeux extérieurs plus ou moins directement corréls, par exemple dans le cadre de la montée en puissance japonaise jusqu'à la

Seconde Guerre mondiale, dans celui de l'opposition des blocs pendant la guerre froide, ou encore, plus récemment, dans celui de la guerre contre le terrorisme.

Une autre question récurrente, notamment de la révolution chinoise de 1911 jusqu'à la reconnaissance de la République populaire de Chine (RPC) au début des années 1970, a été de savoir avec « quelle Chine » négocier. Jusqu'à la fin de la guerre froide, les relations entre Washington et Pékin se sont souvent développées en fonction des relations à un tiers (Union soviétique, Corée, Vietnam, etc.) qui servait de justification – donc de socle – aux politiques respectives des deux pays. Définis comme des « alliés tacites » par Henry Kissinger en 1973 dans le cadre de la diplomatie triangulaire, les États-Unis et la Chine se sont soudain trouvés face à face avec l'effondrement de l'URSS. Le consensus de la guerre froide ayant disparu, celui des « alliés tacites » s'évanouissait du même coup. Dans cette nouvelle configuration, quelle devait être la politique chinoise de Washington ?

C'est bien avec la fin de la guerre froide et l'essor économique de la Chine qu'un certain nombre de questions laissées en suspens sont réapparues, faisant resurgir par la même occasion des thèses d'un autre âge, comme celle du « péril jaune » (*Yellow Peril*), et l'ambiguïté inhérente aux relations sino-américaines. Effectivement – et ceci est lié à la question des représentations qui font l'objet de nombreuses études – beaucoup d'observateurs ont pu, à juste titre, parler d'une « relation d'amour/haine » (*love/hate relationship*)¹. La Chine a bel et bien une place particulière dans l'imaginaire américain : chance et/ou péril, fascination et/ou répulsion, pléthore des âmes et des clients à conquérir et/ou invasion des immigrés et du *Made in China* à endiguer, l'Amérique est tiraillée entre des visions de la Chine et des Chinois souvent contradictoires – contradictions qui semblent induites par la position géographique même de la Chine, car l'Empire du Milieu a été considéré tant comme l'Extrême-Orient (*Far East*) que comme l'« extrême-occident » (*Far West*) de l'Amérique. Pourtant, au moins jusqu'aux années 1930, la Chine n'existait concrètement pour les Américains que par la présence de *Chinatowns* dans certaines villes du pays, de sorte que « bien souvent, la Chine semblait plus un concept qu'un pays² ».

L'historiographie des relations sino-américaines s'est articulée autour de thèmes qui ont présenté un enjeu important pour les États-Unis et qui ont généralement correspondu au regain d'intérêt porté par Washington à la Chine à certaines périodes. De nombreuses études se sont penchées sur le rôle des

-
- 1 On peut citer par exemple le constat de Carola McGiffert : « The so-called love-hate component of the bilateral relationship has become almost a cliché, but it nonetheless holds true. » [« Le soi-disant élément "amour-haine" de la relation bilatérale est presque devenu un cliché, mais il n'en reste pas moins une réalité. »] McGiffert (éd.), *Chinese Images of the United States*, p. xiii.
 - 2 « China often seemed more a concept than a country. » Schaller, *The United States and China*, p. 4.

Américains dans le système des Ports ouverts à partir de la première guerre de l'opium, souvent dans une perspective comparatiste avec les Britanniques afin de confirmer ou d'infirmer la différence des États-Unis par rapport aux puissances impérialistes. La politique de la « Porte ouverte » a été très largement étudiée, discutée et perçue, selon les écoles d'appartenance, comme un symbole des valeurs démocratiques et de justice ou, au contraire, comme la représentation de l'impérialisme américain. La politique chinoise (ou, selon certains, l'*absence* de politique chinoise) à partir du déclenchement de la guerre sino-japonaise en 1937, notamment vis-à-vis des communistes et du Guomindang, a été également revisitée à de nombreuses reprises pour essayer de comprendre, rétrospectivement, comment les États-Unis et la Chine en sont arrivés à la rupture diplomatique. Ces différentes périodes ont été sujettes à réinterprétation, notamment par l'école révisionniste de la *New Left*, plus particulièrement à partir des années 1960.

Si l'on considère les cycles d'ouverture et de fermeture dans les relations sino-américaines, que l'on retrouve dans la trame de l'ouvrage, on est finalement moins surpris de constater les difficultés auxquelles a été confrontée leur historiographie. En effet, la rupture diplomatique s'est accompagnée en partie d'une « rupture » dans l'étude de « l'objet Chine », dans la mesure où le maccarthysme et le contexte de la guerre froide ont imposé censure et autocensure aux experts et sinologues, soudain considérés avec suspicion en raison de l'objet même de leur recherche. En ce sens, l'historiographie des relations sino-américaines, en tant que telle, a été largement marquée, et même traumatisée, par la période du maccarthysme pendant laquelle sinologues, experts et autres *China Hands*³ ont été accusés d'avoir « perdu la Chine » (thème qui fera couler beaucoup d'encre), voire d'avoir trahi le pays par leur soi-disant « complaisance envers le communisme ». Alors que, de 1946 à 1949-1950, les experts sur la Chine étaient des « conseillers du pouvoir » offrant une analyse dépassionnée et réaliste de la situation en Chine, à partir de la rupture diplomatique ces mêmes spécialistes ont dû proposer – du moins ceux qui pouvaient encore s'exprimer – des études dans le cadre contraignant de la guerre froide, dont les conséquences étaient entre autres une infinie prudence dans les assertions, une certaine autocensure (ou censure pure et simple⁴), ou encore un regard intrinsèquement biaisé. La plupart des sinologues se sont ainsi retranchés derrière l'étude moins polémique de la Chine ancienne. Ayant perdu leur légitimité scientifique, les sinologues et spécialistes de la Chine

3 Ceux que l'on nomme les *China Hands* sont tout simplement des diplomates de carrière en service en Chine. Pendant la période maccarthyste, cependant, l'expression sera utilisée de façon péjorative, voire accusatrice, sous-entendant que ces diplomates ont trahi le pays en agissant pour le compte des communistes.

4 Par exemple, l'ouvrage *The China Lobby in American Politics* de Ross Y. Koen, paru pour la première fois en 1960, a immédiatement subi la censure et n'a été publié de nouveau qu'en 1974.

se sont trouvés face à une double condamnation : celle, indirecte, de ne pouvoir accéder à leur objet d'étude par la rupture des relations diplomatiques ; l'autre, découlant justement de la perte de légitimité, d'adopter le point de vue des gouvernants plutôt que d'être fidèles au devoir d'objectivité du chercheur⁵.

Avec la réouverture des relations diplomatiques sino-américaines au début des années 1970, qui met donc un terme à la mise au ban de la RPC au niveau international, on observe une multiplication de publications de la part de ceux qui furent cloués au pilori pendant l'ère maccarthyste, notamment les experts du département d'État en poste à Chongqing pendant la Seconde Guerre mondiale (les *China Hands*), tels que John S. Service, John Paton Davies, ou encore David Barrett, dont l'avertissement au lecteur (dans lequel il jure n'avoir jamais trahi la patrie) est un cas d'école⁶. La normalisation des relations sino-américaines s'accompagne en quelque sorte d'une « normalisation » de la littérature sur le sujet. Les spécialistes sont alors plus libres de porter un regard critique et, dans la mesure du possible, « objectif » (au sens de non-partisan) sur l'histoire des relations avec la Chine.

Toutefois, la répression de Tian'anmen en 1989 jette à nouveau, et ce pour longtemps, un voile sur les relations sino-américaines. On assiste alors à des prises de position plus radicales vis-à-vis « des Chine », notamment sous l'influence de *lobbies* œuvrant pour défendre Taiwan, les droits de l'homme, le commerce, la démocratie, etc. Étant donné les réactions souvent promptes et violentes, les spécialistes ont donc de nouveau été contraints, en quelque sorte, de prendre parti et/ou de se faire les « conseillers du pouvoir », à savoir de suggérer, au regard de leur expertise sur le sujet, la meilleure politique chinoise à adopter. Ceci a impliqué que les spécialistes ont souvent tâché d'anticiper l'évolution « probable » de la RPC en proposant des analyses prospectives, s'écartant ainsi en partie de leur rôle premier. Cette tendance a été renforcée par le fait que, depuis les années 1990, la Chine est régulièrement au centre des débats aux États-Unis et qu'une pléthore d'ouvrages, tant sur la Chine que sur les relations sino-américaines, ont été publiés par des gens de tous bords (universitaires, journalistes, politiciens, etc.), et parfois aussi par des experts autoproclamés.

L'historiographie des relations sino-américaines aux États-Unis démontre combien « l'objet Chine » est intrinsèquement sujet à controverse. Il est donc peu surprenant que les images et les représentations, qui pèsent sur ces relations

5 Pour une très riche analyse des experts sur la Chine et des traumatismes de la profession entre 1949 et 1972, voir Yves Viltard, *La Chine américaine*.

6 Barrett, *Dixie Mission*, p. 11-12.

complexes, aient fait l'objet de plus en plus d'études, notamment au cours des deux dernières décennies⁷.

Dès le 19^e siècle, l'Amérique a estimé avec autosatisfaction qu'elle entretenait une « relation spéciale » avec la Chine, dans la mesure où elle aurait fait preuve – contrairement aux puissances impérialistes – d'une plus grande bienveillance à son égard. Mais les faits désavoueront cette idée illusoire à maintes reprises, ce qui provoquera régulièrement déceptions, malentendus et incompréhensions, sans pour autant que l'idée d'une « relation spéciale » disparaisse complètement. En 1983, Michael H. Hunt concluait ainsi son étude sur cette soi-disant « relation spéciale » :

[T]he time has come to abandon hopes of resurrecting the special relationship and accept as natural rather than aberrational the problems our largely different interests and experiences are bound to create. By a more enlightened attitude toward these problems, we may at least hope to minimize them, no small achievement in an already trouble-prone world. In that sense, historical perspective is, as John Fairbank pointed out some years back, « not a luxury but a necessity »⁸.

Bien que les relations sino-américaines aient beaucoup évolué depuis les années 1980, la « nécessité » de la perspective historique s'impose tout autant

7 De nombreux observateurs ont souvent rappelé l'importance des images et des représentations dans les relations sino-américaines; toutefois, l'un des précurseurs à étudier spécifiquement cette question fut Harold Isaacs, lorsqu'il publia en 1958 son ouvrage classique, *Scratches on Our Minds: American Images of China and India*. Parmi les ouvrages plus récents, on peut citer les travaux qui s'intéressent à la vision croisée des images véhiculées par la Chine et par les États-Unis, publiés sous la direction de Carola McGiffert (*China in the American Political Imagination*, et *Chinese Images of the United States*). Ainsi que Li, Hong (éds), *Image, Perception and the Making of U.S.-China Relations*; Yee, Storey (éds), *The China Threat: Perceptions, Myths and Reality*; ou encore le classique de Jonathan D. Spence, *The Chan's Great Continent: China in Western Minds*. Il faut également mentionner les études qui s'attachent à une période particulière, comme celle de Paul A. Varg, *The Making of a Myth: The United States and China, 1897-1912*; ou encore celle de T. Christopher Jespersen, *American Images of China: 1931-1949*. Il est tout aussi remarquable qu'un certain nombre d'ouvrages se penchent sur la vision chinoise des États-Unis, à commencer par le classique de David Shambaugh, *Beautiful Imperialist: China Perceives America, 1972-1990*; et plus récemment, Wang Jianwei, *Limited Adversaries: Post-Cold War Sino-American Mutual Images*; Elizabeth Van Wie Davis (éd.), *Chinese Perspectives on Sino-American Relations, 1950-2000*.

8 « L'heure est venue d'abandonner l'espoir de ressusciter la relation spéciale et d'accepter qu'il soit non pas aberrant mais normal que nos grandes différences, en termes d'intérêts et d'expériences, provoquent obligatoirement des problèmes. En adoptant une attitude plus éclairée, nous pouvons au moins espérer les minimiser, ce qui n'est pas un mince exploit dans un monde sujet aux difficultés. En ce sens, la perspective historique est, comme l'a fait remarquer John King Fairbank il y a quelques années, "non pas un luxe mais une nécessité". » Hunt, *The Making of a Special Relationship*, p. 313.

aujourd'hui. À l'heure où l'attention se concentre de plus en plus sur ces deux pays dont les décisions ont indéniablement un impact sur le reste du monde, il semble opportun d'offrir une analyse sur le temps long permettant de mieux comprendre les tenants et les aboutissants de leurs relations. Une telle publication semble d'autant plus à propos que l'on assiste depuis deux décennies à une augmentation considérable et exponentielle de la littérature sur le sujet – analyses qui, cependant, se concentrent principalement sur les réalités actuelles, sans toujours le recul nécessaire pour appréhender différemment certains faits⁹. En outre, si l'on trouve aux États-Unis plusieurs synthèses historiques parmi cette abondante littérature, aucun équivalent n'existe pour le public francophone¹⁰.

Il semble donc judicieux de retracer un peu plus de deux siècles d'histoire des relations sino-américaines pour en saisir la complexité et, ce faisant, pour mieux comprendre l'héritage qui pèse sur la diplomatie et sur les enjeux actuels. En effet, ces relations se sont caractérisées avant tout par leur dimension cyclique d'ouverture et de fermeture, de politique de la Porte ouverte mais aussi, pour reprendre la métaphore du titre de cet ouvrage, de politique de la « porte fermée ». C'est d'ailleurs à partir de cette trame que l'étude est envisagée afin de mettre en lumière ces cycles d'ouverture et de fermeture. L'approche chronologique s'impose d'autant plus que ce sont bien souvent les événements en tant que tels qui ont déterminé la « politique chinoise » des États-Unis, et ce généralement dans un cadre international plus large.

Cet ouvrage étudie la relation sino-américaine du point de vue américain. Sans occulter totalement le point de vue chinois, l'analyse se concentre donc avant tout sur la politique chinoise de Washington et sur les réactions américaines vis-à-vis de la Chine¹¹. La bibliographie proposée en fin d'ouvrage, nécessairement sélective, illustre d'ailleurs cette perspective américaniste. Toutefois, dans la mesure où Washington a souvent réagi en fonction des événements en Chine ou sur la scène asiatique, en particulier jusqu'à la proclamation de la RPC, il s'est parfois révélé indispensable d'accorder une place substantielle à l'analyse du contexte historique spécifiquement asiatique et chinois – d'autant que si les États-Unis ont bénéficié d'une remarquable stabilité politique, la Chine, en revanche, a été

9 Les ouvrages de ce type sont très abondants et participent surtout aux débats sur des questions ancrées dans l'actualité immédiate. Ils ne figurent donc pas dans la bibliographie.

10 En 2006, une encyclopédie et un dictionnaire consacrés spécifiquement aux relations sino-américaines ont même été publiés aux États-Unis : Song (éd.), *Encyclopedia of Chinese-American Relations*; Sutter, *Historical Dictionary of United States-China Relations*. Les deux principales synthèses historiques qui font autorité sont celles de Michael Schaller, *The United States and China*, et celle de Warren I. Cohen, *America's Response to China*.

11 Cet ouvrage a bien sûr une dette immense envers la communauté des sinologues.

soumise pendant de longues décennies à une impermanence du pouvoir politique, à la guerre civile et aux attaques extérieures.

Quelques précisions s'imposent au sujet de la bibliographie : dans le but d'en clarifier l'organisation et d'éviter la répétition de certaines références, les sources primaires et secondaires sont présentées ensemble, non pas selon le plan du présent ouvrage mais en fonction des périodes généralement privilégiées par les historiens, à savoir de la fin du 18^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale, de 1914 à 1949 (date de la rupture diplomatique sino-américaine), de 1949 à 1989 (date de la répression de Tian'anmen), et enfin de 1989 à nos jours. Par ailleurs, la pléthore de références sur les relations sino-américaines a imposé des choix et, afin de ne pas surcharger excessivement la bibliographie, seuls y figurent des ouvrages « classiques » (monographies, ouvrages collectifs, mémoires, etc.) et certains documents officiels (rapports du Congrès ou des différents ministères, etc.). La presse, les articles de revues scientifiques, les chapitres d'ouvrage, ou les documents disponibles sur Internet – plus abondants encore – ne figurent que dans les notes de bas de pages lorsqu'ils sont cités ou permettent d'illustrer un point précis. Cette bibliographie ne prétend donc aucunement à l'exhaustivité et sert avant tout d'introduction à la littérature sur le sujet¹².

Par ailleurs, cet ouvrage donne la priorité à la Maison-Blanche parmi les différents acteurs susceptibles d'influencer la politique chinoise, ce qui est somme toute logique puisque la politique étrangère demeure le privilège de l'exécutif et que la politique chinoise a été principalement formulée par l'administration, notamment depuis le début du 20^e siècle et plus encore à partir de la Seconde Guerre mondiale. En outre, l'analyse plus spécifique des choix de l'exécutif permet d'illustrer plus clairement la perception de la Chine par l'ensemble de la nation américaine, pour la simple raison que le président, qui tient certes le rôle de *leader*, se doit de prendre en considération l'opinion publique et les élus au Congrès dans ses choix de politique étrangère. Les autres acteurs n'ont donc été ni délaissés ni ignorés, mais ils ont été analysés en fonction de l'importance de leur rôle à certaines périodes et/ou de leur influence sur les choix du pouvoir exécutif. C'est notamment le cas des missionnaires, hommes d'affaires et consuls présents en Chine au 19^e siècle et, pour certains, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, ou encore, pour la période contemporaine, des différents groupes de pression (*lobbies*), mais aussi des médias et, bien entendu, du Congrès. En effet, il ne s'agit ni

12 À noter qu'un excellent essai bibliographique est proposé par Warren I. Cohen, *America's Response to China*, p. 299-310. La bibliographie proposée par Robert Sutter dans son dictionnaire historique est également remarquable, voir Sutter, *Historical Dictionary of United States-China Relations*, p. 203-238. Par ailleurs, l'ouvrage édité par Yuwu Song présente l'avantage de renvoyer à des références précises pour chaque entrée de l'encyclopédie, même si l'on peut parfois déplorer les choix opérés par certains auteurs, voir Song, *Encyclopedia of Chinese-American Relations*.

de minimiser ni d'exagérer le rôle du Congrès : celui-ci a pu avoir une influence déterminante à certaines périodes (notamment au 19^e siècle, au moment de la rupture en 1949, ou encore dans le sillage de la normalisation en 1979 ou de la répression de Tian'anmen en 1989), mais représentants et sénateurs ont souvent utilisé « l'objet Chine » pour obtenir des concessions sur d'autres questions de politique intérieure, ou tout simplement pour servir des stratégies électoralistes. Ce fut le cas, par exemple, pendant l'ère maccarthyste ou encore pendant les années Clinton où l'affrontement entre le Congrès et la Maison-Blanche s'est révélé particulièrement féroce, sachant que, dans un cas comme dans l'autre, la Chine représentait surtout un moyen commode de critiquer l'administration en place¹³. En revanche, l'influence du Congrès demeure cruciale vis-à-vis, par exemple, de la question de Taiwan.

Malgré des périodes historiques bien différentes – le 19^e siècle n'est évidemment pas le 21^e siècle – cet ouvrage a pour objectif d'exposer un certain nombre de « tendances lourdes », en particulier dans la nature des réactions américaines, dans les représentations de la Chine et des Chinois, dans la persistance et/ou l'influence durable de certains mythes (comme celui de la « relation spéciale » ou celui de la « perte de la Chine »), dans l'emprise de la politique intérieure sur la politique chinoise (notamment par les positions du Congrès et par la présence de puissants *lobbies*, mais aussi, côté chinois, par les périodes critiques du renouvellement des dirigeants à Pékin), ou encore dans la récurrence d'une sorte de « politique par défaut » définie au gré des aléas du contexte international et en fonction de la présence de pays tiers, voire simplement d'ennemi(s) commun(s) qui, une fois vaincus, font surgir une certaine vacuité.

C'est peut-être ce dernier facteur qui semble en partie marquer le pas en ce début de 21^e siècle : les États-Unis et la Chine sont souvent dans un face à face généralement inconfortable, et il reste à savoir sur quelles bases les deux pays accepteront de construire une relation bilatérale aussi fragile que capitale, tant pour eux-mêmes que pour le reste du monde.

13 Robert Sutter indique à juste titre qu'au cours des années 1990, le Congrès a très fortement critiqué la politique chinoise de l'administration car la Chine offrait – pour reprendre le jargon du Congrès – un « *free ride* » : critiquer la Chine se révélait doublement payant pour les représentants et sénateurs puisqu'ils y gagnaient politiquement sur la scène intérieure sans avoir le sentiment de prendre de risques majeurs. Cependant, leurs attaques n'étaient évidemment pas sans conséquences pour les relations sino-américaines. Voir Sutter, *Historical Dictionary of United States-China Relations*, p. lxx.